Questions de construction. les non-dits épistémologiques d'une interpellation salutaire

Issues linked to Construction. The epistemological silences of a necessary critic

Nicolas Pélissier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4371>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4371

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 159-177

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Nicolas Pélissier, « Questions de construction. les non-dits épistémologiques d'une interpellation salutaire », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 06 octobre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4371> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4371

> ÉCHANGES

NICOLAS PÉLISSIER

Université de Nice Sophia Antipolis

Laboratoire E3M (Information, médias, milieux, médiations)

pelissie@iutso.ph.unice.fr

QUESTIONS DE CONSTRUCTION.

LES NON-DITS ÉPISTÉMOLOGIQUES D'UNE INTERPELLATION SAUTUAIRE

Résumé. — Après avoir resitué dans son contexte culturel, éditorial et scientifique, la controverse suscitée par le texte inaugural de Gilles Gauthier, cette contribution vise trois objectifs. D'une part, montrer que l'absence de précisions sur l'espace-temps de production de son texte limite la portée de la critique du chercheur québécois à l'attention d'un public essentiellement français. D'autre part, que cet auteur inscrit davantage sa démarche dans une discussion philosophique du statut des croyances des chercheurs que dans une entreprise de remise en cause épistémologique des méthodes qu'ils emploient. Et qu'à force d'insistance sur les lacunes de ceux qui se réfèrent au constructivisme sans vraiment argumenter leur choix épistémologique, il tend à sous-estimer la fécondité heuristique de travaux récents qui ne s'inscrivent pas nécessairement et explicitement dans un cadre constructiviste, mais en adoptent certaines des méthodes et, ce faisant, contribuent à des changements de paradigme.

Mots clés. — Constructivisme, controverses scientifiques, *Cultural Studies*, épistémologie, méthodologie, positivisme, recherches sur le journalisme.

Avant d'interroger plus longuement son objet, je souhaiterais énoncer quelques remarques à propos de la controverse actuellement suscitée par le texte inaugural de Gilles Gauthier (2003).

Les trois leçons d'une controverse en cours

En premier lieu, ce texte soulève la question – mise en exergue lors d'un récent colloque tenu à Nice¹ – de la place des revues dans l'alimentation et la structuration du débat scientifique. Ces dernières devraient jouer un rôle essentiel « pour la communication des savoirs, mais aussi et surtout, comme vecteurs du débat théorique par lequel le fait scientifique est construit » (Rasse, Bougnoux, 2002 : 15). Au fil des éditions des revues, le débat reste le plus souvent animé et consolidé par les citations bibliographiques, les discussions et les recensions des textes qui l'ont suscité. Plus rarement, il est initié et mis en visibilité par des rubriques dédiées, intitulées « Échanges », « O pinions », etc., sur le modèle canonique d'une presse d'information générale encore marquée par son héritage littéraire. Or, dans le champ des sciences de l'information et de la communication, bien rares sont les revues à proposer de telles rubriques. À titre d'illustration, lorsque la défunte revue *MédiasPouvoirs* développa fin 1989 une rubrique « Théories en discussion », celle-ci disparut au bout de trois livraisons... Si l'on en croit les contributeurs à l'ouvrage issu du colloque de Nice, seulement trois revues d'expression française, *Recherches en communication*, *MédiaMorphoses* et *Questions de communication* ont engagé ce pari éditorial (cf. par exemple Hert, Meyer, 2002 : 153). D'aucuns trouveront ce résultat décevant, alors qu'il traduit au contraire une prise de conscience révélant une volonté de réactiver les échanges dans une communauté de chercheurs par le canal de revues structurantes. Désormais, les laboratoires, les colloques et les espaces institués par les sociétés savantes (congrès, groupes de discussion...) n'ont plus le monopole de l'expression du débat scientifique, du moins dans les sciences de l'information et de la communication. Les revues scientifiques lues en France entendent davantage participer à cette expression, ce qui a pour effet de rendre les controverses plus lisibles et visibles, mais aussi de les catalyser, par le biais de la reprise en boucle et de la circulation² des textes qui les constituent (Janneret, 1998). Dans le domaine des études en journalisme, comme nous le verrons plus loin, ce changement ne peut apparaître que bénéfique.

¹ « Place et enjeux des revues pour la recherche en sciences de l'information et de la communication », colloque de la Société française des sciences de l'information et de la communication, 25-26 mars 2002, université de Nice Sophia Antipolis (LAMIC).

² Ainsi une livraison de la revue *Communication et langages* (2004) consacre-t-elle un dossier spécial au constructivisme, avec pour principal « invité »... G. Gauthier.

En deuxième lieu, il n'est pas anodin qu'un auteur nord-américain, issu d'une université francophone mais très au fait des travaux anglo-saxons, vienne porter le débat dans les colonnes d'une revue française... surtout quand celui-ci contribue à réactiver l'ancestrale problématique du réalisme relancée en 1996 par le canular d'Alan Sokal paru dans *Social Text*, revue de la Duke University spécialisée dans les études culturelles (*Cultural Studies*). Ainsi observe-t-on certaines similitudes, toutes choses égales par ailleurs, entre la présente controverse et « l'affaire » susmentionnée.

D'une part, lorsque le professeur Alan Sokal, de la New York University, décide de s'expliquer plus longuement sur les motifs de son canular, il s'adjoint la complicité éditoriale d'un physicien francophone, Jean Bricmont, connu pour ses positions affirmées contre le relativisme épistémologique prôné par certains courants des études littéraires, de la philosophie et des sciences humaines. En outre, son ouvrage est publié en France chez O. J. Jacob³ (Sokal, Bricmont, 1998). Comme si nos collègues nord-américains, quelles que soient leur appartenance disciplinaire et leur position dans le champ académique, éprouvaient la nécessité de « traverser l'Atlantique » pour dynamiser une controverse probablement plus vive sur leur campus que dans les universités de la « vieille Europe ». Mais cela n'est pas sans incidence sur le statut épistémologique de leur discours, nous y reviendrons.

D'autre part, l'offensive sokalienne visait à réaffirmer un certain réalisme dans les sciences, reposant sur la revalorisation de la logique, de la raison, du sens commun, de l'administration de la preuve⁴, etc. Dans leur argumentation, les deux physiciens en appelaient bien à la recherche de la vérité des faits, à la redécouverte d'une réalité objective existant indépendamment du statut, du discours et des actions de son observateur. Or, les travaux de Gilles Gauthier nous semblent bien s'inscrire dans ce courant néo-réaliste⁵ qui n'hésite pas à critiquer les emprunts non maîtrisés, voire ignorés, aux paradigmes fondateurs. Et surtout à rappeler à leur devoir éthique ceux qui masquent parfois un certain vide épistémologique en posant comme une évidence ou en martelant de façon incantatoire l'idée d'une construction sociale de la réalité et des faits.

³ Éditeur, entre autres, de R. Debray, soit l'un des auteurs visés par le pamphlet des deux physiciens.

⁴ Voir en particulier Sokal (1997).

⁵ Chercheur-invité à l'université Laval en novembre 2002, nous avons déjà eu l'occasion de nous entretenir avec l'auteur sur ses choix épistémologiques.

Cependant, la mise en relation des deux controverses s'arrête là. D'abord, comment comparer un débat pour le moment interne à la communauté des chercheurs en sciences de l'information et de la communication et une véritable « affaire » politico-médiatique mettant en évidence la puissance et l'effet d'autorité des figures labellisées par les sciences de la nature, et des relais de diffusion de grandes revues scientifiques nord-américaines ? Ensuite, Alan Sokal et Jean Bricmont s'en prenaient ouvertement, au nom d'une certaine conception de la « gauche » (en l'occurrence républicaine, rationaliste, universaliste...), à certains courants plus ou moins bien identifiés (les études culturelles, la sociologie relativiste des sciences, plus largement la *French Theory* et ses penseurs post-modernes en vogue sur les campus américains). Là où Gilles Gauthier – à son actif nous semble-t-il – pose d'emblée la question épistémologique du constructivisme et des relations au positivisme – canonique ou aménagé – qu'entretenaient certains chercheurs francophones s'en réclamant. Ce faisant, sa critique demeure davantage ciblée : évitant les simplifications outrancières auxquelles l'affaire Sokal avait pu donner lieu (en particulier *via* les mass médias et les *chatting forums* sur l'internet), le philosophe canadien ne cherche pas à ressusciter la « guerre des sciences ». S'il manifeste son désaccord scientifique avec certains axiomes du constructivisme, il en reconnaît néanmoins la fécondité. Il reproche surtout à certains chercheurs issus des sciences humaines et sociales de mal maîtriser leurs cadrages épistémologiques et de transformer un courant scientifique majeur en idéologie ne souffrant guère la discussion. Ceci posé, la « piqure de rappel » de l'affaire Sokal a l'avantage d'attirer notre attention sur les conditions d'énonciation, de production et surtout de diffusion des textes scientifiques, en particulier ceux à l'origine d'une polémique féconde⁶. À notre sens, la principale valeur ajoutée de cette « affaire » a été la mise en évidence, notamment par certains auteurs français (Banneret, 1998 ; Jurdant, 1998), du fonctionnement des machineries sémiotiques qui sont aujourd'hui à l'origine de la circulation de ces textes.

En troisième lieu, il nous semble significatif que l'objet de la présente controverse renvoie à un domaine de recherches qui a longtemps minoré, voire ignoré, toute discussion de ce type, du moins en France. Il s'agit des études en journalisme (*Journalism Studies*), dont le laboratoire⁷

⁶ B. Jurdant, Y. Banneret, « Les enseignements médiologiques de l'Affaire Sokal », table-ronde du colloque *Place et enjeux des revues pour la recherche en sciences de l'information et de la communication*, Nice, 25 mars 2002.

⁷ Laboratoire qui co-édite, avec l'École supérieure de journalisme de Lille, la revue *Les Cahiers du journalisme*, unique en son genre dans le monde francophone (alors que de telles revues sont beaucoup plus nombreuses dans le monde anglophone).

auquel appartient Gilles Gauthier figure parmi les plus actifs, tant dans le monde francophone qu'en Amérique du Nord. En effet, dans notre pays, ces études, au demeurant peu développées avant les années 70, ont été longtemps sous-estimées au profit de travaux portant sur la communication et ses technologies (Meyriat, Miège, 2002). De fait, c'est seulement vers le milieu des années 90, avec l'implication personnelle, tant médiatique que scientifique, d'un chercheur mondialement reconnu (Pierre Bourdieu) et la création d'une revue spécialisée (*Les Cahiers du journalisme*) que la recherche française en journalisme entre dans une période de décollage.

Désormais, ce stade de développement (Pélissier, 2003) se révèle par plusieurs indices : parution régulière d'une revue structurante désormais bien identifiée par les chercheurs, publication récente de dossiers spéciaux « journalisme » par les principales revues réputées de la discipline (qu'il s'agisse de *Quaderni*, *Réseaux* ou *Hermès*), démultiplication du nombre d'ouvrages universitaires édités (environ une dizaine sur la période 2000-2002, soit presque autant qu'au cours de la période 1985-1995), augmentation sensible des inscriptions en thèse de doctorat dans ce domaine, apparition de plusieurs troisièmes cycles spécialisés, constitution géographique d'équipes de recherche faisant du journalisme un axe majeur d'investigation...

Où ces éléments quantitatifs caractéristiques d'une inflation, notons que les travaux publiés en France bénéficient *a priori* d'une plus grande notoriété scientifique et d'une meilleure visibilité médiatique : au-delà de Pierre Bourdieu et d'une génération d'actuels directeurs de recherche, la relève semble assurée par une génération de jeunes chercheurs. D'ailleurs, ces derniers s'inscrivent à la fois dans la continuité et en rupture avec ceux de leurs aînés, générant ainsi des discussions qui dynamisent le développement de la recherche. Par ailleurs, leurs références attestent de l'existence d'un corpus commun de citations croisées, traduisant l'émergence d'une « science en action », au sens de Bruno Latour (1989).

Dans ce contexte, il n'est plus étonnant de voir se développer un certain nombre de controverses relatives aux questions de journalisme. À titre d'exemples, celle soulevée par la parution de l'ouvrage *Mauvaise presse* (Lemieux, 2000) et sa recension dans la revue belge *Recherches en communication* (Le Bohec, 2002), ou celle issue de l'article de Michel Mathien (2001a), récemment paru dans la revue *Quaderni*, en réaction au succès du paradigme du « journalisme de communication » (Charron, de Bonville, 1996) auprès de nouvelles générations de chercheurs francophones. Et si le journalisme revient au centre de ces controverses scientifiques, c'est peut-être parce qu'il pose avec acuité – encore davantage que d'autres champs d'investigation scientifique – la

question du réalisme épistémologique et revivifie ainsi une querelle du déterminisme que l'on croyait enterrée par des décennies de dialogues entre les sciences au cours du siècle passé. Cette dernière remarque faite, revenons-en à l'objet même de la présente discussion : la place des épistémologies constructivistes dans le savoir constitué sur le journalisme. C'est dans le cadre de ce domaine précis d'études que nous répondrons à l'interpellation de Gilles Gauthier. Avec pour perspective, non de commenter le contenu de son texte, mais plutôt de réfléchir sur ses non-dits.

D'une part, parce que nous partageons, sur l'essentiel, ses conclusions (Gauthier, 2003 : 196-198) relatives à la « dégradation » en idéologie de certains discours d'inspiration constructiviste : en effet, la question de la construction de la réalité dans nombre d'études récentes sur les médias ne suscite guère de véritables discussions, renvoyant notamment aux contributions des « pères fondateurs » de la pensée constructiviste⁸. En outre, certains de ces travaux tendent effectivement à définir « en creux » le constructivisme dans une opposition parfois sommaire et manichéenne à un « positivisme » aux contours mal évalués. D'ailleurs, il serait intéressant de s'interroger sur les raisons à l'origine de ces défaillances épistémologiques. Paresse intellectuelle ? Mauvaise foi ? Victoire effective de l'idéologie sur la pensée critique ? Manque de formation théorique des enseignants-chercheurs ? On peut aussi évoquer, de façon moins polémique, la question des formats des textes scientifiques⁹, du jeu des références et des contraintes imposées aux auteurs de communications et d'articles.

Au demeurant, nous ne souhaitons pas revenir sur l'argumentation de Gilles Gauthier qui utilise les ressources de la philosophie et de la logique. En sociologue du journalisme intéressé par les questions épistémologiques, nous préférons plutôt revenir sur les conditions de production et les silences de ce texte. Car nous pensons que sa force critique pourrait être démultipliée si un certain nombre d'éléments étaient mieux pris en considération. En nous appuyant à chaque fois sur le cas des études françaises en journalisme, nous montrerons que : d'une part, la non-spécification par Gilles Gauthier de l'espace-temps de

⁸ Sur ces « pères fondateurs », voir Le Moigne (2001).

⁹ À titre d'exemple, dans notre article « Le territoire, la plume et le réseau » (*Questions de communication*, 3, 2003 : 231-245), nous privilégions volontairement la présentation des résultats de notre enquête sur Sophia-Antipolis, au détriment d'un cadrage épistémologique que d'aucuns pourraient légitimement considérer comme lacunaire... si nous n'avions pas pris la précaution de renvoyer le lecteur à deux numéros de revues et deux ouvrages (Pagès, Pélissier, 2001 ; 2002), où nous avons pris le temps d'expliquer beaucoup plus longuement notre positionnement constructiviste en matière de territoire et d'information territoriale.

production de son texte limite la portée de sa mise en garde à l'attention d'un public français ; d'autre part, l'auteur inscrit davantage sa démarche dans une discussion philosophique du statut des croyances des chercheurs que dans une entreprise de remise en cause épistémologique des méthodes qu'ils emploient.

Une critique située

Dans la lignée d'*Impostures intellectuelles* (Sokal, Bricmont, 1997), le texte de Gilles Gauthier s'adresse donc à un public français, avec un objectif explicite d'avertissement épistémologique. Mais son auteur, lui, reste bel et bien un chercheur nord-américain, quoique s'exprimant dans notre langue et officiant au sein d'une prestigieuse université du monde francophone. Cette dernière a beau constituer une sorte de bastion se situant dans la tradition d'une exception culturelle québécoise, elle n'en demeure pas moins très perméable aux influences des courants scientifiques en vogue dans le Canada anglophone et surtout aux États-Unis. Ceci de l'aveu même de certains chercheurs francophones de son département information et communication (DIC) que nous avons interrogés lors d'une enquête menée en 2002. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter avec attention les références bibliographiques des auteurs canadiens publiés dans la revue *Communication*, éditée par cette même université : si le poids des chercheurs français cités n'est pas négligeable, la majorité de ces références renvoient à des travaux produits dans l'univers anglo-saxon. C'est notamment le cas dans le numéro spécial que cette revue consacre aux « mutations du journalisme »¹⁰.

Parmi les influences anglo-saxonnes les plus notables sur la recherche québécoise, figure au premier plan le courant des *Cultural Studies*, au cœur de la polémique soulevée par l'affaire Sokal mais non cité en tant que tel par Gilles Gauthier. Or, la force d'attraction de ce courant auprès des milieux scientifiques et des étudiants québécois est désormais un fait acquis. D'autant que, au Royaume-Uni comme en Amérique du Nord anglophone, les *Cultural and Gender Studies* ont obtenu une reconnaissance académique et se sont constituées en disciplines, au demeurant très attrayantes pour les nouvelles populations des campus (Neveu, Mattelart, 2003). Plus particulièrement, le domaine inépuisable de la communication et de ses technologies est devenu l'un des terreaux les plus fertiles en matière de production d'études culturelles. Celles-ci

¹⁰ *Communication* (1996).

ont progressivement migré de leur matrice disciplinaire originelle (essentiellement la littérature, la linguistique structurale, la sémiotique et la sociologie) vers les terrains prometteurs offerts par le développement de nouvelles sciences (de l'éducation, de l'organisation, et surtout de l'information et de la communication).

En ce qui concerne les médias, les études culturelles ont focalisé leur attention sur l'analyse idéologique des contenus des messages (en s'intéressant notamment à leur construction et leur détermination sociale par toute une série de « cultures » sexuelles, ethniques, religieuses, socio-professionnelles...), puis sur des enquêtes en réception mettant en évidence, dans la tradition initiée à Birmingham par Richard Hoggart (1957), la réappropriation et le détournement de ces messages par différentes « communautés de lecture ». Ceci, d'ailleurs, au détriment des approches privilégiant l'étude des producteurs (les journalistes et les entreprises de presse) et de leurs conditions de production. Par exemple, au Royaume-Uni, pays où la sociologie du journalisme a produit des résultats remarquables dans les années 70 (voir notamment Tunstall, 1971 ; Schlesinger, 1978), ce champ d'investigation a progressivement cédé la place aux approches et aux méthodes encouragées par les *Cultural Studies*¹¹. Au Canada francophone, la situation reste plus nuancée. Mais l'on peut comprendre la réaction de Gilles Gauthier comme une sorte de cri d'alarme destiné à encourager les chercheurs français et francophones à faire preuve de vigilance face au *melting-pot* épistémologique d'études culturelles se référant plus ou moins explicitement à un constructivisme trop « mollement » défini et justifié.

Pour l'anthropologue Bernard Traimond (1998 : 141), le développement de cette nouvelle discipline fait courir deux dangers : « Celui de l'éclectisme, d'une part, et celui de la perte des savoirs déjà maîtrisés, d'autre part ». Selon lui, « les études culturelles relèvent de la juxtaposition d'objets et de concepts hétérogènes dans le but d'empiler les études sur la société occidentale. Plutôt que de transposer dans le Nord des démarches que l'anthropologie a utilisées avec succès dans le Sud, elles ont rassemblé [...] un ensemble de données issues de traditions académiques divergentes, qu'elles unifiaient dans le refus du positivisme. [...] Dans ce bric-à-brac, chacun peut trouver, selon ses exigences, ce dont il a besoin. Mais nul ne maîtrise la totalité des paradigmes et des concepts qu'utilise la discipline ».

¹¹ C'est du moins l'opinion de certains chercheurs britanniques tels G. Philo (Glasgow University Media Group), Ph. Schlesinger (Stirling University) ou H. Tumber (City University of London), que nous avons interrogés lors d'une enquête au Royaume-Uni réalisée en avril 2003.

Dans cette optique, Gilles Gauthier exprimerait une sorte de réaction épidermique face au succès croissant, en Amérique du Nord, d'un courant mettant en cause, sans presque jamais le démontrer, l'existence d'une réalité objective indépendante du regard que portent sur elle son observateur et son médiateur (dans le cas précis du journalisme). Mais si cette réaction peut paraître salutaire, au regard des canons les plus usuels de la construction d'un texte scientifique, il convient cependant d'en relativiser la portée. Ce, pour deux raisons. En premier lieu, un recadrage temporel du texte de Gilles Gauthier permet de dresser le constat suivant : si l'auteur est en bon droit d'être agacé par le flou épistémologique de certaines *Media Studies* se réclamant du constructivisme, ne perdons pas de vue que le paradigme empirico-fonctionnaliste (Miège, 1995 : 24-28), d'inspiration résolument positiviste, a dominé la recherche nord-américaine sur les médias pendant près d'un siècle. Ainsi la sociologie du journalisme qui se développe dans l'entre-deux-guerres y a-t-elle défini pour longtemps un idéal-type (on y trouve généralement les notions de mission d'intérêt social, de compétence technique spécifique, d'éthique commune, de contrôle par les pairs, de système unifié et maîtrisé de formation) qui a conduit à une conception organiciste et figée de la société, rapportant les métiers à des organes devant coopérer dans un corps social harmonieux où chacun aurait une place arrêtée. De nombreuses études fonctionnalistes ont pris les reporters et les rédacteurs pour objet, comparant les degrés de professionnalisme d'un média à l'autre, d'un pays à l'autre, amplifiant une vision normative et réductrice de la complexité des rapports sociaux de profession. S'invente alors une fonction nouvelle, le « quatrième pouvoir », la surveillance du système par des clerks médiatiques. Dépositaires de la vertu, les journalistes atteignent rapidement, dans les trois décennies d'après-guerre, le firmament de leur notabilité (Ruellan, 1993 ; Pélissier, Ruellan, 2002).

Ainsi a-t-il fallu attendre les deux décennies suivantes, suite notamment à la réappropriation par les *Media Studies*, travaux de chercheurs nord-américains cités par Gilles Gauthier (Berger et Luckman, von Glaserfeld, Watzlawick...), pour que des approches en rupture avec un positivisme « allant de soi » commencent à devenir significatives. Si le constructivisme est devenu, à son tour et en réaction, un « allant de soi » dans le cadrage théorique de nombreux chercheurs travaillant dans ce domaine, comment s'en étonner ? Et si cette réaction vivace fait courir de nouveaux périls (dispersion, éclectisme, voire flou épistémologique, perte des savoirs maîtrisés, cf. *supra*), n'est ce pas le propre, dans un premier temps, de toute entreprise scientifique se voulant en rupture avec des paradigmes dominants ? Comme le rappelle Bernard Traimond (1998 : 135-138), certains courants de l'histoire et de l'anthropologie aujourd'hui reconnus ne sont-ils pas tombés, par le passé, dans de tels

travers ? Dès lors, l'appel à la vigilance de Gilles Gauthier gagne à s'accompagner d'une nécessaire clémence vis-à-vis de nouveaux paradigmes encore en gestation, surtout à la lumière de l'histoire des sciences sociales nord-américaines, mais encore davantage dans le cas français.

En effet, en second lieu, un recadrage spatial et culturel montre que, dans le domaine précis où s'est engagé Gilles Gauthier – les études en journalisme –, les travaux français se référant explicitement au constructivisme sont à la fois très récents et en position non dominante. C'est du moins l'un des premiers résultats de l'étude que nous menons actuellement sur la constitution, en France, d'un savoir scientifique portant sur la profession journalistique. Roger Bautier (2004) a raison de rappeler l'importance épistémologique des recherches qui, dans les années 70-80, vont rompre avec une certaine « doctrine libérale » de l'information, d'inspiration fonctionnaliste et positiviste, développée jusqu'alors sous l'égide d'un Institut français de presse fortement influencé par les études empiriques nord-américaines (Balle, Padioleau, 1973). En effet, ces travaux pionniers insistent sur la « production de sens » et la « construction de l'actualité ». Parmi eux, ceux d'Éliséo Véron (1981 : 1) constituent un point important de rupture : « Les événements sociaux ne sont pas des objets qui se trouveraient tout faits quelque part dans la réalité et dont les médias nous feraient connaître les propriétés et les avatars après-coup [...]. Ils n'existent que dans la mesure où les médias les façonnent ». Cependant, comme le reconnaît Roger Bautier (2004), de tels travaux n'ont eu qu'une faible incidence sur la réflexion des professionnels : « Au moment où cette référence à l'aspect construit de l'information a commencé à se généraliser, les analyses et les normes formulées par les journalistes et les formateurs n'allaient guère en ce sens, puisque, selon eux, le discours du journaliste était ou devait être un discours de faits ».

En outre, nous soutenons que les travaux français d'inspiration constructiviste de la première moitié des années 80 n'ont eu qu'un impact limité et tardif sur la production française en *Journalism Studies*. En effet, jusqu'au milieu des années 90, rares les études notables qui proposent de remettre en cause le paradigme positiviste du journalisme d'information, d'inspiration anglo-saxonne, mais revisité par la tradition littéraire française et propagé, tout au long du XX^e siècle, par les syndicats, les organisations professionnelles et les sociétés de rédacteurs (Pélissier, Ruellan, 2002). Il faut attendre 1992 pour que Michel Mathien propose une modélisation systémique de l'activité journalistique (en rupture avec les modélisations analytiques développées notamment par les manuels de formation) et 1993 pour que Denis Ruellan formule explicitement la nécessité épistémologique d'une remise en cause du positivisme dans les études en journalisme.

À juste titre, Roger Bautier précise le rôle joué par la sociologie critique, d'inspiration structuralo-marxiste, dans les années 80-90 (Pinto, 1981 ; de la Haye, 1985 ; Champagne, 1994). Ce rôle n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui joué par le Glasgow University Media Group, au Royaume-Uni, dans les années 70. À ceci près que les chercheurs écossais se sont surtout intéressés aux discours médiatiques et à leur réception, tandis que les sociologues français, encouragés par Pierre Bourdieu, ont choisi de mettre l'accent sur une socioanalyse des producteurs de l'information. Toutefois, dans un cas comme dans l'autre, la critique développée par ces travaux, tout en insistant sur les effets de construction sociale de la réalité par les médias, se voulait davantage sociale et politique qu'ouvertement épistémologique. C'est d'ailleurs ce que de nombreux chercheurs en sciences de la communication ont pu reprocher au « petit livre rouge » de Pierre Bourdieu (Walter, 1998).

De fait, depuis le milieu des années 90, le débat sur le journalisme semble se focaliser autour de l'opposition, le plus souvent schématique, entre, d'un côté, les défenseurs (proches des milieux professionnels) d'une conception positiviste de l'information et, de l'autre, les tenants d'une critique essentiellement politique de la doctrine libérale de l'information. Les ouvrages coordonnés par Alain Accardo (1995, 1998) et la controverse scientifico-médiatique Bourdieu/Schneiderman offrent une bonne mesure de cette polarisation du champ des études en journalisme.

Dans ces conditions, se frayer une voie originale, en tentant de renouveler le cadre épistémologique et méthodologique de ces études (Lemieux, 2000 ; Le Bohec, 2000), n'est pas chose facile. Et il ne faut pas s'étonner que ces tentatives individuelles aient suscité, à leur tour, une vive polémique. Mais surtout, précisons que les textes de Bernard Delforce (1996) et Grégory Derville (1999), évoqués par Gilles Gauthier pour critiquer le constructivisme journalistique « à la française », ne nous semblent pas révélateurs d'une tendance dominante. Dans notre pays, ils relèveraient plutôt... de l'entreprise pionnière ! Ce qui relativise l'impact que l'on peut leur prêter. C'est du moins notre conclusion dans le domaine spécifique des études en journalisme.

Il en va peut être autrement si l'on considère le champ, beaucoup plus vaste, des sciences de l'information et de la communication. Mais si ces dernières semblent avoir fait du constructivisme leur « philosophie spontanée », ce constat ne vaut pas forcément pour chacun des sous-champs de la discipline. Or, c'est précisément dans un domaine encore peu marqué par les positionnements épistémologiques explicitement constructivistes que Gilles Gauthier a choisi de situer et développer son argumentation. Ce qui ne va pas sans poser problème. D'autant que le philosophe canadien n'aborde pas directement les « questions de méthode ».

Du bon usage de la réflexivité dans les études en journalisme

En effet, reprécisons que le texte de Gilles Gauthier a pour objet principal la critique du « constructivisme journalistique », autrement dit d'une certaine conception du journalisme et de son statut dans la société que se font les chercheurs à un moment donné. En revanche, il ne se penche pas directement sur le problème du dispositif méthodologique mis en place par ces mêmes chercheurs. Ce sont là deux questions bien différentes, même si elles ont entre elles un rapport évident. Ainsi un chercheur peut-il très bien « croire » (car l'épistémologie est aussi affaire de croyance...) à une modélisation constructiviste du journalisme tout en utilisant, pour ses enquêtes, un outillage expérimental (études quantitatives, par exemple) plus ou moins hérité du paradigme positiviste. Et vice-versa.

Dans sa « Critique de la connaissance pour les sciences de la communication », Stéphane O livesi (2004 : 1) le précise bien : si l'épistémologie étudie, dans le temps et dans l'espace, l'évolution des conceptions et adhésions des chercheurs, elle doit aussi s'interroger sur leurs façons de faire : « Le traitement du problème de la connaissance relève d'une toute autre visée qui porte sur le processus de production du savoir : comment connaître ?[...] c'est-à-dire par quels moyens, avec quels outils, sous quelles formes, produire des connaissances relatives à un certain nombre d'objets... ». Selon lui, les questions de méthode « constituent même un moyen d'esquiver toute vaine spéculation sur les critères du vrai, sur la paradigmaté d'une théorie ou sur les modèles fondamentaux d'une science, en rabattant ces interrogations sur le terrain pratique de la recherche » (*ibid.* : 9). D'ailleurs, l'auteur estime que les sciences de l'information et de la communication, étant donné le caractère construit de leurs objets et de leur position à la croisée des chemins des autres sciences humaines, sont particulièrement bien placées pour produire une telle « connaissance des conditions de possibilité de la connaissance », ou « connaissance seconde » (*ibid.* : 131).

Dans le domaine plus précis des études en journalisme, une telle invitation à la réflexion, voire à la réflexivité sur les méthodes, se révèle très opportune, tant l'univers des médias ne cesse de se montrer comme infiniment complexe à appréhender. À la condition toutefois que cette démarche réflexive évite la tentation d'un « discours de surplomb » déconnecté des réalités du terrain et d'un projet trop englobant (celui d'une « science des médias », par exemple) tendant à remettre en cause le caractère pluridisciplinaire des savoirs portant sur les phénomènes médiatiques : « L'approche scientifique des médias [...]

s'inscrit de plus en plus dans la métaphore du principe de relativité appliqué aux sciences sociales. Ce principe, devenu constat des limites disciplinaires, désigne [...] la difficulté de demeurer stricto sensu dans une seule et unique démarche de constitution d'un savoir sur les médias » (Mathien, 2001b : 222-223).

Enfin, s'interroger sur la méthode revient à étudier de près les opérations concrètes et symboliques effectuées par les chercheurs lorsqu'ils constituent un savoir. Dans le cas du positivisme, ces opérations (disjonction, réduction, inclusion, hiérarchisation, déduction, analyse, etc.) ont été bien identifiées par les épistémologues. Dans le cas du constructivisme, les façons de faire du chercheur obéissent à des mécanismes différents, voire opposés (Morin, Le Moigne, 1999 ; Le Moigne, 2001), puisque la cognition ne repose plus sur des opérations de manipulation du réel, mais sur le respect de grands principes : à la séparation, le constructivisme oppose l'association (en particulier celle des contraires) ; à l'isolement, l'interaction ; à la réduction, la complication (qui suppose l'enchevêtrement des problèmes entre eux) ; à l'inclusion, la récursivité (les parties sont dans le tout qui est lui-même contenu dans chacune des parties : principe de l'hologramme) ; à la déduction linéaire, l'induction et la circularité (la cause produit l'effet qui produit aussi la cause) ; enfin, la modélisation analytique cède la place à une modélisation systémique. Dans cette perspective, l'analyse des médias doit pouvoir s'interroger sur l'analyse du système (« de quoi c'est fait ? »), mais aussi déceler et représenter ses interactions dans leur mouvement d'ensemble permanent (« qu'est ce que cela produit ? ») : « Une telle démarche consiste à relier, rejoindre, associer, articuler... (Mathien, 2001b : 229).

Ces trois réserves posées, notons que, dans le domaine français des études en journalisme, rares sont les travaux qui se sont penchés de près sur les questions méthodologiques dans une finalité de changement de cadrage épistémologique. D'un côté, on voit se multiplier des méta-discours critiques, certes placés sous le signe de la construction sociale des discours médiatiques, mais qui ne remettent pas forcément en cause – dans leur méthodologie – certaines croyances d'inspiration positiviste. On retrouve cette contradiction dans de nombreux travaux inspirés par l'œuvre de Pierre Bourdieu. Tout en adhérant au constructivisme journalistique, ces études postulent le plus souvent l'existence d'une réalité objective qu'il convient d'analyser le plus finement possible pour mieux la dévoiler et mettre à nu les divers mécanismes de domination symbolique à l'œuvre dans un champ ou une société. Dans un autre registre, la méthode de « socioanalyse » proposée par Alain Accardo (1995) repose sur l'idée que le progrès scientifique (en l'occurrence, celui de la sociologie), s'il est intégré par les

agents dominés, a toutes les chances d'aboutir à un changement social vertueux. Cette adéquation entre progrès scientifique et progrès social est bien l'une des clés de voûte de la dogmatique positiviste. De la même façon, mais dans un cadre théorique différent et original, Jacques Siracusa (2001) fait référence aux travaux de Luc Boltanski, Aron Cicourel, Hubert Blumer ou Erving Goffman (peu suspects de positivisme « ultra »...), alors que la méthodologie qu'il utilise consiste à envisager l'entreprise de presse comme une « machine » et à analyser, séquence par séquence, les différentes étapes du « travail concret » du journaliste, c'est-à-dire du *process* de production.

À l'inverse, d'autres travaux tentent de recourir à une méthodologie d'inspiration constructiviste, tout en demeurant dans un cadre épistémologique général encore marqué par le positivisme. Ainsi Cyril Lemieux (2000) revendique-t-il une approche phénoménologique, centrée sur la compréhension et le discours des acteurs – pour Jean-Louis Le Moigne (2001 : 132-133), par exemple, le constructivisme privilégie l'hypothèse phénoménologique d'objets configurés par l'expérience à l'hypothèse ontologique d'objets dotés d'une essence propre –, mais il situe sa démarche sous la bannière épistémologique... d'Émile Durkheim, figure marquante d'un positivisme sociologique soucieux de « régulation » de la société par la science et l'éthique. Doit-on voir dans ces hiatus apparents un signe d'incohérence ? Nous croyons plutôt qu'ils traduisent le fait suivant : dans le domaine des études en journalisme comme dans d'autres, il n'y a pas une mais diverses postures d'inspiration constructiviste¹². Croire au constructivisme social ou journalistique ne signifie pas nécessairement être un farouche partisan du constructivisme épistémologique, avec toutes ses implications, notamment en matière de méthodes. D'ailleurs, bien peu d'auteurs en étudiant le journalisme, se réclament d'un « constructivisme intégral ». La plupart privilégient plutôt des emprunts partiels aux épistémologies constructivistes, sans nécessairement mettre en place une méthodologie en adéquation avec les façons de faire induites par le constructivisme. Or, des travaux allant dans cette direction ont été produits en France. Nous croyons qu'une meilleure prise en compte de leurs résultats permettrait de compléter la critique que fait Gilles Gauthier des représentations scientifiques du journalisme par une critique élargie des

¹² De la même façon, il serait inopportun d'envisager le positivisme comme un « bloc homogène », arc-bouté derrière la dogmatique d'A. Comte (« Ordre et Progrès »), et surtout un ennemi à abattre coûte que coûte. G. Gauthier a raison sur ce point. Et il est important, même pour les critiquer, de prendre en compte toutes les tentatives de renouvellement de la pensée et des méthodes positivistes, dans des domaines aussi divers que la philosophie analytique (à laquelle G. Gauthier fait référence) ou la psychologie expérimentale (voir en France, par exemple, les travaux de D. Courbet et M.-P. Fourquet, 2003).

modes de production de la science du journalisme « en action ». Pour le vérifier, nous proposons de revenir sur trois études récentes qui permettent de mieux comprendre comment une méthodologie peut aboutir à des avancées significatives dans la connaissance d'un objet.

Des pistes heuristiques pour les études en journalisme

À travers les enseignements de ces études, nous souhaitons mettre en évidence la singularité de trois modes d'approche caractéristiques d'une démarche constructiviste d'appréhension du réel : approche pragmatique, approche symbolique et approche inductive. En ce qui concerne l'approche pragmatique, nous prendrons un exemple dans nos propres travaux. Dans un texte issu d'une rencontre collective avec Paul Watzlawick en 1997 (Pélissier, 1998 : 181-207), nous avons modélisé la profession journalistique comme un système complexe en interaction avec un environnement hétérogène, riche et instable. Puis, en constatant qu'il existait bien une souffrance professionnelle du journaliste liée aux contradictions et au caractère problématique de certaines de ces interactions, nous avons tenté d'expliquer cet état de souffrance par la « surexposition aux paradoxes pragmatiques » de la profession journalistique. Ces relations paradoxales affectent le vécu quotidien du journaliste et font en sorte que celui qui s'y trouve confronté se trouve pénalisé dans ses choix : quelle que soit la décision qu'il prenne, il sera « pénalisé » (principe de la « double contrainte » développé par Gregory Bateson et repris par Paul Watzlawick). Pour le journaliste, une bonne gestion de ces interactions implique tout un art du « réglage de distance », des capacités d'endurance et surtout de « métacommunication » : les paradoxes pragmatiques ne sont supportables qu'à la condition que le professionnel puisse « prendre de la hauteur » sur les situations qu'il vit et communiquer sur elles, auprès de ses pairs comme dans l'espace public. Mais, quoi qu'il en soit, ces paradoxes sont difficiles à vivre au quotidien et ils rendent le changement professionnel plus difficile à mettre en place que dans d'autres professions. Nous avons montré que le paradoxe pragmatique, loin de constituer une anomalie du système journalistique, en constituait l'un des noyaux durs, c'est-à-dire que l'identité des journalistes était précisément structurée par des paradoxes qui en faisaient sa fragilité, mais aussi sa grande richesse (idées de Paul Watzlawick selon lesquelles « le paradoxe, c'est le système », et « le problème, c'est la solution »...). Par la suite, cette démarche s'est avérée féconde, puisqu'elle nous a permis d'appréhender plus finement

les tensions contradictoires de deux sous-populations professionnelles : les journalistes « en-ligne » (Pélissier, Ruellan, 2000) et les journalistes scientifiques (Le Boeuf, Pélissier, 2003).

À titre d'exemple d'approche symbolique de la profession journalistique, nous aimerions revenir sur les travaux de Jacques Le Bohec (2000) qui s'est interrogé sur le « grand écart » qui pouvait exister entre les représentations identitaires idéal-typiques des journalistes et la réalité de leur vécu professionnel. À cet effet, l'auteur a dressé un inventaire, voire un dictionnaire des « mythes professionnels » des journalistes français, en montrant, pour chacune de ses « entrées », comment nombre de ces mythes étaient infirmés par la vie quotidienne des journalistes. Mettant doublement en cause la fécondité heuristique des approches empiriques trop descriptives et « compréhensives » vis-à-vis des acteurs et des « positions de surplomb » le plus souvent stériles, Jacques Le Bohec a élaboré un dispositif d'enquête original, opérant un va-et-vient entre l'analyse des symboles et leur confrontation aux résultats issus du terrain. Commentant sa démarche, il établit clairement le lien entre une position épistémologique et un choix méthodologique, puis précise : « compte-tenu de l'objet d'étude, mon matériau empirique est logiquement constitué pour une part des propos tenus par les journalistes ; j'ai donc énormément tenu compte de ce que disaient les acteurs étudiés. Mais s'agissant de montrer le décalage avec les pratiques, je me suis appuyé sur une myriade d'observations personnelles, ainsi que sur de nombreux travaux réalisés par d'autres chercheurs, auxquels j'ai estimé que l'on pouvait faire confiance » (Le Bohec, 2002 : 230).

Pour finir et valoriser une approche inductive qui nous paraît féconde, citons le cas des travaux de Florence Le Cam (2003) sur la population des *weblogs* (ou « blogs »), sites auto-publiés sur l'internet à des fins d'expression purement personnelle (intimité, sphère familiale ou amicale) ou dans une dynamique de contribution à un cyberspace public (sites tournés vers l'information régulière d'un public avisé ou de passage). S'intéressant aux transformations de l'identité journalistique générées par les nouvelles technologies, l'auteur formule l'hypothèse que c'est aux frontières du journalisme que se déploient, sur le réseau, de nouvelles pratiques informationnelles (à l'image de celles des *War blogs*, issus de la Guerre d'Irak). Définissant une méthodologie originale destinée à définir les contours de la « blogosphère » et à mieux saisir l'identité des « bloggeurs », elle évite soigneusement d'étudier cette population à partir de catégories *a priori* définies par les chercheurs en journalisme mais aussi par les professionnels (les genres et formats d'écriture, par exemple). Privilégiant une approche « intuitive et inductive », elle joue le jeu de la « sérendipité » sur le Web et parcourt le labyrinthe de la « blogosphère » en fonction du jeu des renvois (listes de « favoris ») que se font les « bloggeurs » entre eux, et en fonction

des créations et « mises à jour » automatiques que lui signalent de nouveaux outils logiciels. Elle complète le dispositif par une série d'auto-observations participantes, ayant elle-même créé son propre blog spécialisé... dans la recherche sur l'univers des blogs et comportant sa propre liste de « favoris » !

Conclusion

Selon nous, ces différents modes d'approche marquent, dans chaque cas, une volonté de rupture avec un dispositif méthodologique de facture positiviste. Bien qu'ils ne fassent pas toujours référence au constructivisme (c'est, par exemple, le cas de Florence Le Cam qui évoque une posture méthodologique induite par un terrain spécifique et refusant d'emblée de se placer sous la bannière d'un quelconque paradigme déjà éprouvé), ils nous semblent rentrer dans son cadre épistémologique si l'on considère notamment les manières de procéder des chercheurs cités (c'est du moins notre opinion : elle pourra ne pas être partagée par ces chercheurs).

Doit-on en conclure que, en matière de constructivisme, ce sont ceux qui en parlent le plus qui pratiquent le moins, et vice-versa ? Ce serait injuste. Il reste cependant que les études en journalisme gagneraient, selon nous, à aborder plus souvent et plus frontalement la question épistémologique. Cela permettrait à ceux qui revendiquent une posture constructiviste de mieux la fonder et l'explicitier, en mesurant toutes ses conséquences, notamment sur le plan des méthodes. Et à ceux qui critiquent cette posture d'alimenter alors de nouvelles controverses, que l'on espère fécondes...

Références

- Accardo A., dir., 1995, *Journalistes au quotidien. Outils pour une socioanalyse de la profession journalistique*, Bordeaux, Éd. Le Mascaret.
- et al., 1998, *Journalistes précaires*, Bordeaux, Éd. Le Mascaret.
- Balle F., Padieleau, J-G., dirs, 1973, *Sociologie de l'information*, Paris, Larousse.
- Champagne P., 1994, « L'information médicale sous contraintes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 101-102, pp. 40-63.
- Charron J., Bonville J de, 1996, « Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition », *Communication*, Vol. 17, 2, pp. 51-97.

- Communication et langages*, 2004, « Le "constructivisme". Une nouvelle vulgate pour la communication ? », 139, avr., pp. 3-40.
- Courbet D., Fourquet M.-P., dirs, 2003, *La télévision et ses influences*, Bruxelles, De Boeck/IN A.
- Delforce B., 1996, « La responsabilité sociale du journalisme : donner du sens », *Les Cahiers du journalisme*, 6, pp. 16-32.
- Derville G., 1999, « Le journaliste et ses contraintes », *Les Cahiers du journalisme*, 6, pp. 152-177.
- Haye Y. de la, 1985, *Journalisme, mode d'emploi*, Paris, Éd. La Pensée sauvage.
- Hert Ph., Meyer V., 2002 « Questions (et stratégies) de communication », pp. 120-125, in : Rasse P., Bougnoux D., dirs, *Place et enjeux des revues pour la recherche en sciences de l'information et de la communication*, Actes du colloque de Nice, SFSIC/LAMIC, Université de Nice Sophia Antipolis.
- Hoggart R., 1957, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, trad. de l'anglais par Fr. Garcias, J.-Cl. Garcias, J.-Cl. Passeron, Paris, Éd. de Minuit, 1970.
- Janneret Y., 1998, *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, Paris, Presses universitaires de France.
- Jurdant B., 1998, dir., *Impostures scientifiques*, Paris, Éd. Aliages/Éd. La Découverte.
- Latour B., 1989, *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, Paris, Éd. La Découverte.
- Le Bœuf Cl., Pélissier N., 2003, *Communiquer l'information scientifique : éthique du journalisme et stratégies des organisations*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Le Bohec J., 2000, *Les mythes professionnels des journalistes*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- 2002, « À priori épistémologique et fécondité heuristique », *Recherches en communication*, 18, pp. 223-238.
- Le Cam F., 2003, « Les carnets et webzines : nouveaux diffuseurs d'information ? », *Journée d'études AS-Web/CNRS*, Paris.
- Lemieux C., 2000, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié.
- Le Moigne J.-L., 2001, *Le constructivisme : les enracinements*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Le Moigne J.-L., Morin E., 1999, *L'intelligence de la complexité*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Mathien M., 1992, *Les journalistes et le système médiatique*, Paris, Hachette.
- 2001a, « Le journaliste de communication : critique d'un paradigme spéculatif de la représentation du journalisme professionnel », *Quaderni*, 45, pp. 105-137.
- 2001b, « La complexité de l'étude des médias et de leurs pouvoirs. Pluralité et unité des approches face à l'illusion d'un savoir », pp. 215-235, in : Georgakakis D., Utard J.-M., dirs, *Science des médias : jalons pour une histoire politique*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Meyriat J., Miège B., 2002, « Le projet des SIC, de l'émergent à l'irréversible », pp. 45-71, in : Boure R., dir., *Les origines des sciences de l'information et de la communication*, Lille, Presses du Septentrion.

- Miege B., 1995, *La pensée communicationnelle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Neveu É., Mattelart A., 2003, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, Éd. La Découverte.
- O livesi S., 2004, *Questions de méthodes : une critique de la connaissance pour les sciences de la communication*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Pagès D., Pélissier N., 2001, *Territoires sous influences*, t. 1, Paris, Éd. L'Harmattan.
- 2002, *Territoires sous influences*, t. 2, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Pélissier N., 1998, « La surexposition aux paradoxes pragmatiques : force ou faiblesse de la profession journalistique », pp. 181-207, in : Le Boeuf Cl., dir., *Rencontre de Paul Watzlawick*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- 2003a, « Écrire sur le journalisme : la recherche française en quête d'exception scientifique ? », *Journalisme comparé*, Lannion, 24-25 mai.
- 2003b, « Le territoire, la plume et le réseau », *Questions de communication*, 3, pp. 231-245.
- Pélissier N., Ruellan D., 2000, « Le journaliste pris dans la toile : les réseaux numériques, accélérateurs paradoxaux ? », pp. 645-655, in : Actes du 16^e Congrès international de l'association française de marketing, Montréal.
- 2002, « La compétence encyclopédique : un défi épistémologique pour la formation au journalisme », pp. 57-81, in : Rieffel R., Wattine T., dirs, *Mutations du journalisme en France et au Québec*, Paris, Éd. Panthéon Assas.
- Pinto L., 1981, *L'intelligence en action : Le Nouvel Observateur*, Paris, Métailié.
- Rasse P., Bougnoux D., dirs, 2002, *Place et enjeux des revues pour la recherche en sciences de l'information et de la communication*, Actes du colloque de Nice, SFSIC/LAMIC, université de Nice Sophia Antipolis.
- Ruellan D., 1993, *Le professionnalisme du flou. Identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Schlesinger P., 1978, *Putting Reality Together : BBC News*, London, Routledge.
- Siracusa J., 2001, *Le J, machine à décrire. Sociologie du travail des reporters de télévision*, Bruxelles, De Boeck/IN A.
- Sokal A., 1997, « A Plea for Reason, Evidence and Logic », *New Politics*, vol. 6, 2, hiv., pp. 126-129.
- Sokal A., Bricmont J., 1997, *Impostures intellectuelles*, Paris, O. Jacob.
- Traimond B., 1998, « Les interstices des Cultural Studies », pp. 134-143, in : Jurdant B., dir., *Impostures scientifiques*, Paris, Éd. Alliage/Éd. La Découverte.
- Tunstall J., 1971, *Journalists at Work*, London, Constable.
- Véron É., 1981, *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Miles Island*, Paris, Éd. de Minuit.
- Walter J., 1998, « Pensées en clair-obscur : télévision et théorie des champs », pp. 75-88, in : Bourdon J., Jst Fr., dirs, *Penser la télévision*, Paris, Éd. Nathan/IN A.
- Wattine T., 1997, « Journalisme et complexité », *Les Cahiers du journalisme*, 3, pp. 14-26.